

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST¹

Thierry HUSER

La croix de Jésus-Christ est de ces livres dont on met peu de temps à saisir les enjeux et que l'on aborde avec beaucoup d'attentes. Un sujet vital, des questions brûlantes, un auteur compétent, une volonté d'aller au fond des choses : il n'en faut pas moins pour mettre en appétit !

Le « menu » affiché est complet, bien charpenté. On applaudit d'entrée à la présence, en dernière partie, d'une réflexion sur la vie chrétienne à la lumière de la croix : l'éthique dans le droit fil de la dogmatique, c'est heureux ! Côté présentation, on soulignera les remarquables qualités pédagogiques de l'ouvrage, quelque peu desservi cependant par une typographie très serrée. Mais l'intérêt du contenu permet de dépasser cet inconvénient. Régulièrement, les questions de nos contemporains à propos de la croix aiguillonnent l'appétit : incontestable qualité, qu'accompagne l'exigence de réponses adéquates.

Le chemin de la croix

C'est pas à pas que l'auteur fait entrer dans le sujet. Toute la première partie est consacrée à une « approche de la croix » (p. 1-73). De l'évocation des symboles chrétiens, on passe au constat de la centralité de la croix pour Jésus et les auteurs du Nouveau Testament (ch. 1). Puis on s'attache à l'examen des responsabilités de la mort de Jésus, en suivant la chaîne des protagonistes du drame. Mais c'est pour souligner aussitôt l'engagement de Jésus lui-même sur le chemin de la croix, selon la volonté du Père (ch. 2). Le vrai sens de la croix doit donc être cherché plus profondément, « au-delà des apparences » (ch. 3). Le récit de la passion est ici sollicité pour faire avancer vers le mystère de la croix et fournir les premières bases d'une théologie de la croix.

Cette approche « à pas feutrés » peut correspondre à un cheminement personnel, du plus extérieur au plus central. Elle a l'avantage de montrer la nécessité de ne pas en rester à la surface des choses. On regrettera simplement la longueur de certaines sections narratives qui, si elles facilitent la lecture, allongent un propos déjà conséquent. Par ailleurs, les « ébauches » d'explication théologique de cette partie sont nettement moins progressives que le reste du développement (cf. p. 51-55) ! Le décalage peut gêner, d'autant qu'il impose des répétitions lors de la reprise de ces données dans les chapitres suivants.

D'un point de vue théologique, on s'étonne que l'incarnation et le ministère de Jésus n'aient pas leur place dans cette section. Quelle plus juste « approche » de la croix, en effet, que la description de ce mouvement de solidarité du Christ avec l'homme tout entier, dans tous ses besoins ? C'est le sens de la réinterprétation magistrale du sacerdoce par l'Épître aux Hébreux, où le prêtre « parfait » est celui qui a vécu pleinement la solidarité avec ses frères, épousant leur condition (2.11-18 ; 4.14-16 ; 5.1-10), pour endosser ensuite toutes les conséquences – y compris pénales – de leur péché². Cette dimension est occultée par l'auteur, qui isole artificiellement la croix des autres moments du mouvement du Christ vers l'homme³.

¹ John STOTT, *La croix de Jésus-Christ*, Mulhouse, Grâce et vérité, 1988, 367 p.

² Albert VANHOYE, *Prêtres anciens, prêtre nouveau selon le Nouveau Testament*, coll. Parole de Dieu, Paris, Seuil, 1980.

³ Cf. p. 22, l'« oublié » de Philippiens 2 et de la deuxième partie de Romains 5.10 ; p. 23 sur Hébreux et sur 1 Jean (p. 230-232).

Certes, c'est par le langage de la « croix » que le Nouveau Testament désigne l'œuvre du Christ : mais il désigne ainsi l'*ensemble* du mouvement de Jésus vers nous, évoqué par sa pointe extrême, impensable (cf. Ph 2.8 ; Jn 13.1), et non *un aspect* que l'on chercherait à distinguer des autres quant à sa portée salvifique. Cette réduction des perspectives ne rend pas suffisamment justice à la dimension globale du salut, qui affecte l'homme tout entier et non seulement l'homme dans sa culpabilité. En focalisant ainsi le regard, on court le risque d'isoler l'aspect juridique du salut et de le couper de son fondement de solidarité miséricordieuse : la croix fait partie du large mouvement de Dieu vers l'homme, tout comme le « juridique » est une expression du rapport personnel⁴.

Au cœur de la croix

Après cette approche, l'auteur nous conduit « au cœur de la croix ». D'emblée, il en situe les enjeux dans une perspective relationnelle, en posant la grande question du pardon : comment Dieu peut-il nous pardonner et pourquoi ce pardon exige-t-il la mort du Christ ? La force de sa réponse réside en ce qu'il interprète les données traditionnelles de la théologie évangélique en termes de qualité de relation voulue par Dieu. La « satisfaction » ? Cette exigence est due au désir de Dieu d'être tout entier dans sa relation avec nous : « il ne peut pas sauver les hommes par un moyen qui irait à l'encontre de sa nature » (p. 104). L'insistance biblique sur le péché ? C'est l'expression d'une relation où Dieu traite l'homme en toute responsabilité : « la Bible prend très au sérieux le péché parce qu'elle prend également l'homme très au sérieux. » (p. 93) Vision forte d'une relation entière ! Perspective pertinente, d'autant qu'elle n'omet pas de prendre en compte la réalité de certains conditionnements humains (p. 82-87).

Dans cette ligne du « devant Dieu », l'auteur rejette comme insuffisante toute vision de l'œuvre du Christ qui resterait en deçà de ce plein vis-à-vis : ainsi rejette-t-il l'idée d'une « satisfaction du diable », et même de la loi, ou de l'honneur, ou de la justice de Dieu si on les considère comme distincts de lui. C'est Dieu lui-même qui doit être satisfait (p. 115-121) ! Et – mystère de la grâce ! – c'est lui-même qui opère cette satisfaction en se substituant à nous pour pallier notre incapacité. Là encore, Dieu tout entier est présent : pas question de jouer sa justice contre sa miséricorde, ou d'imaginer qu'il agit en accord tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre. La croix manifeste non leur conflit mais leur action combinée (p. 127). Pas question non plus, prolonge l'auteur avec beaucoup de finesse, de jouer le Père contre le Christ dans la substitution : Jésus n'est ni la « victime involontaire de l'impitoyable justice de Dieu », ni celui qui « arrache au Père un salut accordé à contre-cœur ». Le Père et le Fils sont pleinement sujets dans le salut : l'unité de l'essence divine fonde l'unité de leur action et de leur volonté ; la diversité des personnes permet au Dieu-un d'être tout à la fois juge et substitut des coupables, Dieu en face de l'homme et Dieu à la place de l'homme (p. 143-155). Extraordinaire vision : Dieu tout entier, dans toute l'harmonie et toute la richesse de son être, pour réaliser le salut ! Ainsi le salut est-il vaste, à la mesure de la plénitude de Dieu en Christ (p. 151), harmonieux selon la justice (p. 152), éblouissant selon la grâce (p. 153 : l'auteur note le contraste entre la substitution orgueilleuse de l'homme à Dieu, principe du péché, et la substitution miséricordieuse de Dieu à l'homme, moyen de la grâce). Ainsi se découvre toute la valeur personnelle de la croix comme sacrifice volontaire, inspiré par l'amour ; elle apparaît

⁴ Cette restriction des perspectives n'est pas simplement liée à la délimitation du sujet du livre. C'est pour l'auteur une thèse que de refuser d'accorder « la même efficacité salvatrice » aux divers éléments du mouvement de Dieu vers nous, et de les concentrer sur la mort de Jésus (cf. p. 230-232). Il considère que c'est elle qui nous sauve, la résurrection étant « indispensable pour confirmer l'efficacité de sa mort de même que l'incarnation était essentielle pour rendre la mort possible » (p. 231). N'est-ce pas plutôt *l'ensemble du mouvement* de Dieu vers nous qui nous apporte le salut ?

comme appel à une véritable relation et non comme moyen d'une simple modification extérieure d'un statut légal (p. 152)⁵.

La perspective est forte et la pensée élevée. Tout ce développement se poursuit en dialogue avec d'autres constructions théologiques, exposées avec honnêteté et évaluées avec mesure. Mais, foncièrement, la démarche de l'auteur est biblique. Le dialogue avec l'Écriture est constant. On dépasse le recours à la Bible comme recueil de « textes-preuve » pour entrer dans l'intelligence de la pensée biblique (cf. p. 98-100, 116-121, 123, 128-142, 150-152). Au nombre des « joyaux » de cette section, citons : les précisions sur la « colère de Dieu » (p. 97), l'énoncé des réactions de Dieu face au mal (p. 98-101), les développements sur l'union du Père et du Fils dans le salut (p. 144-146)⁶.

Signalons simplement quelques « retouches » possibles dans le propos. L'auteur, pour corriger une idée du pardon à bon marché, insiste sur le pardon comme « problème pour Dieu » (p. 78), parlant d'« obstacles » au pardon en Dieu lui-même (p. 104) : il aurait été utile de dissiper toute idée de réticence à pardonner que peut engendrer un tel langage, et de contrebalancer cette affirmation par les textes qui montrent combien Dieu aime faire grâce – de manière générale, l'ouvrage tire plus du côté de la présentation de l'amour *saint* que de l'amour *saint*. Il eût été utile, aussi, de relever à propos de la cohérence de Dieu qu'elle n'est pas seulement source d'exigences, mais aussi de vie et de richesse de relation. On regrette aussi quelques propos excessifs pour décrire la colère de Dieu : l'auteur parle d'une « loi d'absolue contrainte interne en Dieu » selon laquelle « ce qu'il ressent au plus profond de lui-même doit s'exprimer et ce qui est exprimé doit être mené à son terme ou satisfait » (p. 119). Le propos mériterait d'être complété par la perspective du Dieu « lent à la colère » qui évite la vision d'un bouillonnement intérieur non-maîtrisé. Enfin, il est regrettable que l'auteur n'ait pas accordé au texte d'Ésaïe 53 un développement plus exégétique : c'est un texte-clé mais dont l'application à la substitution pénale est contestée par plusieurs. Les statistiques de son utilisation en référence à Jésus dans le Nouveau Testament ne peuvent en aucune manière tenir lieu d'exégèse (p. 139-141)⁷ !

L'œuvre accomplie

La troisième partie décrit plus précisément l'œuvre accomplie à la croix : salut, révélation et victoire.

La discussion sur le salut étudie les différentes images bibliques qui le décrivent. L'auteur, avec sagesse, les aborde comme des images et non des « théories » du salut, en reconnaissant que subsiste toujours, derrière nos représentations, le mystère infini de l'expiation (p. 160). Saine réserve : si l'œuvre du Christ peut nous être décrite dans ses effets, son déroulement intime appartient au mystère de Dieu.

L'auteur réalise ici un travail admirable de pédagogie et de clarification des notions. Il dissipe les malentendus (fausses visions de la propitiation, p. 164) et initie aux débats exégétiques et théologiques (p. 162-164 sur *hilaskomai* ; p. 171-173 sur le sang ; p. 176-180

⁵ Considérée dans son ensemble, la pensée a le « souffle » que tente de lui donner notre présentation. On regrette, à la lecture de l'ouvrage, de ne pas le sentir, le propos étant souvent plus analytique qu'admiratif. Quelques sondages effectués laissent à penser que l'une des raisons réside dans la méthode de traduction en français, qui semble s'être plus préoccupée de restituer les diverses propositions de chaque phrase que d'en donner la « tonalité ».

⁶ À noter, dans toute la section p. 143-155, la « prouesse » d'un langage trinitaire conséquent qui évite la technicité. Signalons simplement une correction nécessaire, p. 146, par. 2 : « ... c'est le Père lui-même qui, dans son amour, prend l'initiative... et meurt. » Il convient de mettre ici « Dieu » et non « le Père » (la phrase veut précisément dépasser la distinction des personnes).

⁷ Signalons aussi p. 141, l'étonnante traduction de la préposition grecque *hyper* par « au nom de », au lieu de « en faveur de », et p. 152 l'emploi du mot « amnistie » que tout le livre conduit à rejeter à propos de la croix (cf. refus p. 183).

sur la justification). Il montre les diverses facettes d'une image (rédemption, p. 167-174 ; réconciliation, p. 185-189) et indique des nuances précieuses (nature du changement réalisé par la propitiation, p. 166 ; rapport justification/régénération, p. 181-182 ; distinction justification/amnistie, p. 181-183 ; double aspect du « mur » érigé entre Dieu et l'homme pécheur, p. 191). Tout cela en soulignant, régulièrement, les prolongements de son propos pour la vie avec Dieu⁸.

La réflexion est solide, bienfaisante, éclairante. On en retire une vision élevée de la croix comme œuvre de Dieu (cf. p. 165-167). L'ensemble montre combien Dieu a voulu son œuvre complète, solide, équilibrée. De manière admirable, l'auteur sait affirmer l'*objectivité* de l'œuvre de la croix (cf. la réconciliation comme œuvre achevée, p. 192) sans pour autant supprimer l'*appel* de la croix : l'*objectivité* de la croix s'inscrit dans une structure dialogale qui est ici respectée⁹. Le désir de répondre et de toujours mieux répondre à ce qui a été accompli en Christ est d'ailleurs l'effet que produit la méditation de ce chapitre.

C'est aussi cette réponse que veut susciter le chapitre suivant qui porte sur la « révélation de Dieu » à la croix. L'auteur y met en évidence la spécificité de la vision biblique de la gloire, de la justice et de l'amour de Dieu. Il les décrit avec justesse, appuyant son propos sur l'Écriture... mis là, malheureusement, le langage manque vraiment de chaleur et de souffle ! L'amour de Dieu est présenté en « arguments » (p. 207-208) ; tout est très analytique. Aurait-on oublié que la théologie paulinienne se dit souvent en chants de louange, et que la forme a un rôle aussi vital que le contenu pour l'expression juste de certaines vérités (Ps 45.2) ? Au nombre des points positifs de ce chapitre, on notera la discussion de la théorie de « l'influence morale » de la croix et sa conclusion qui fait reposer l'efficacité « subjective » de la croix sur son efficacité objective (p. 210-214) – peut-être, une fois ceci affirmé, aurait-on pu insister un peu sur l'amour qu'est appelé à susciter en nous la vision de la croix...¹⁰.

Dernier volet de la présentation de l'œuvre de la croix : le triomphe sur le mal. L'auteur intègre cet aspect longtemps négligé, et remis en évidence par G. Aulén dont il discute les thèses et conteste l'opposition entre « satisfaction » et « victoire »¹¹. Une large section biblique décrit les étapes de cette victoire, avec notamment un commentaire développé de Colossiens 2.13-15. Avec justesse, l'auteur souligne qu'il ne faut pas considérer la croix comme une défaite suivie de la victoire de la résurrection : la croix est déjà victoire (p. 229-232) ! On regrette simplement que cet accent s'exprime au détriment d'une vision

⁸ Nous avons noté avec satisfaction que nulle part l'auteur n'identifie le langage de la « rançon » et celui de la « dette », et qu'il évite ainsi tout « calcul » de la souffrance de Jésus pour addition de la dette de tous ceux pour qui il meurt. Les deux images parlent de « prix », mais dans un registre différent : le « prix » souligne l'exigence de justice de Dieu dans le premier cas, alors que dans le second, il marque l'ampleur de la grâce – la dette est « remise ».

⁹ À noter que l'auteur n'aborde pas la question de l'extension de l'expiation. La perspective qu'il choisit correspond à celle qu'adopte, nous semble-t-il, le Nouveau Testament : l'annonce de l'œuvre *accomplie*, en vue de sa *réception* par l'auditeur. Dans ce contexte, on présente l'œuvre du Christ dans sa dimension de large ouverture, tout en soulignant son objectivité. La démarche qui, à partir de l'objectivité, s'interroge sur les « limites » de cette ouverture (expiation définie, universalisme hypothétique), correspond au souci d'élaborer un modèle théologique global, dans une perspective qui s'abstrait de la situation « dialogale » : démarche justifiée, à condition qu'elle respecte dans le traitement des textes bibliques, la différence des perspectives, et que l'on définisse la validité de ses résultats dans les limites du questionnement qui les a suscités. L'« omission » de cette question par l'auteur nous paraît donc légitime : on « dit bien » l'Évangile en insistant à la fois sur l'objectivité de l'œuvre de la croix et sa dimension de large ouverture, car ce sont là des données de base, dans la perspective dialogale de l'Évangile, et les plus aptes à faire apparaître l'Évangile comme véritable « bonne nouvelle ».

¹⁰ À noter aussi, dans ce chapitre, la « perle » que constitue la lecture de la parabole du fils prodigue en dialogue avec l'islam, et dans le contexte d'un village du Moyen-Orient (p. 216-217).

¹¹ Signalons aux éditeurs que l'ouvrage *Christus Victor* existe en français : Gustave AULÉN, *Le triomphe du Christ*, coll. Foi vivante 124, Paris, Aubier, 1970, 220 p.

harmonieuse de l'ensemble du mouvement du Christ vers nous (cf. n. 4). La suite du chapitre traite de notre appropriation de ce triomphe, dans une perspective qui fait une juste place à la tension entre le « déjà » et le « pas encore »¹². Ici encore, l'auteur combine harmonieusement solidité biblique et souci pastoral.

La vie sous la croix

La croix est appelée à éclairer toute notre vie : voilà pourquoi l'auteur – et on lui en sait gré ! – termine son ouvrage par une section traitant de la « vie sous la croix ». Il y décrit la nouvelle relation avec Dieu, toute de joie et de fête, que rend possible la croix, insistant à juste titre sur sa dimension communautaire (ch. 10). Puis il en indique les incidences sur la vision de soi et la gestion de sa propre vie (ch. 11), avant de voir sa signification devant la présence du mal dans la société (ch. 12) et face au problème de la souffrance (ch. 13).

Ces questions sont abordées en relation avec les préoccupations de notre époque¹³. L'auteur saisit l'occasion d'entrer dans le dialogue œcuménique sur la Cène, dans une discussion bien menée, mais peut-être trop marquée par ses prémisses (tout se construit autour de la notion de « sacrifice eucharistique »), et qui tendrait à réduire le thème du don de soi à son expression cultuelle (p. 253-276). Il cherche à appliquer le modèle christologique à divers domaines : renoncement et service, relations conflictuelles, problème de la souffrance. Ainsi met-il en œuvre bien des traits spécifiques d'une éthique chrétienne. Le développement, pertinent à bien des égards, souffre cependant d'un manque de perspective dû à une concentration sur la croix au détriment de la résurrection : c'est « en vue de la joie qui lui était réservée », afin de « glorifier le Père » et de « porter beaucoup de fruit » que le Christ a souffert la croix (Hé 12.2 ; Jn 12.23-28 ; Ph 2.9-10). Sans cette dynamique, le modèle christologique risque de verser dans dolorisme et de perdre son sens et sa motivation. Car l'espérance n'est pas seulement ce qui « rend la souffrance supportable » (p. 324). Elle est d'abord ce mot d'amour et de foi appelé à s'inscrire au cœur de toutes nos actions, de tous nos sacrifices, et qui nous fait crier avec le Christ la parole qui donne sens à ces actes : « Père, glorifie ton nom ! »

Mais la visée de l'auteur est fondamentale : la croix doit devenir notre modèle de vie. Ces pages ouvrent plusieurs pistes fécondes, montrant combien la croix est appelée à déterminer le regard sur nous-mêmes (p. 276-280), la recherche de sécurité (p. 284), l'esprit du service (p. 286), l'exigence de justice (p. 289-290), la recherche de la paix (p. 294). L'incarnation est bien décrite comme modèle de relation et d'engagement (p. 288). Le problème de la souffrance est abordé avec sensibilité, honnêteté et réalisme. On lit ce chapitre comme un témoignage : confronté aux grandes questions posées par la souffrance, l'auteur nous dit comment la croix l'aide à les affronter. Ces pages culminent dans une belle discussion qui remet en cause la doctrine traditionnelle de « l'impassibilité divine », pour nous décrire un Dieu « sensible » (p. 330-337). Perspective pleine de sens, même si elle ne supprime pas le douloureux mystère du mal à chaque fois qu'il nous atteint. On aurait souhaité que cette note apparaisse aussi, avec celle de l'espérance, à la fin du chapitre où l'auteur parle d'Auschwitz et des drames de notre siècle – mais reconnaissons que cette pensée était présente, un peu plus haut simplement (p. 312) !

Un livre riche, donc, appelé à retentir dans bien des directions. Il revient à chaque lecteur d'assimiler, puis de poursuivre, pour l'appliquer à sa vie, cette méditation de

¹² Pour introduire son développement sur l'appropriation de la victoire du Christ, l'auteur parle d'une « tension entre notre théologie et notre expérience » devant la réalité du mal qui n'est pas encore supprimé (p. 223). La formule est malheureuse, car la tension entre le « déjà » et le « pas encore » qu'il invoque ensuite *fait partie* d'une juste théologie, et n'est pas simplement un moyen de rendre compte de notre expérience.

¹³ Ici ou là, ce sont les préoccupations de l'auteur qui marquent le propos : ainsi le long passage sur le rôle de l'État, thème cher à J. Stott, n'est pas absolument dicté par le sujet (p. 303-308).

l'admirable mouvement de Dieu vers nous, source toujours renouvelée de notre foi, de notre espérance, de notre amour.

(Mis en forme en novembre 2007 ; mis en ligne avec l'autorisation de l'auteur)